

Publié par les rédacteurs-en-chef des journaux des étudiants universitaires Canadiens pendant la 19^{ème} conférence de la Press Universitaire Canadienne à Toronto le 27 à 29 Décembre, 1956.

c.u.p. JOURNAL p.u.c.

Published by the editors-in-chief of Canada's university student newspapers during the 19th annual conference of the Canadian University Press, Toronto, Dec. 27-29, 1956.

Written and produced by

Peter Gzowski (Toronto Varsity), Gary Thaler (McMaster Silhouette), Jim Lotz (McGill Daily), Keith Kincaid (Western Gazette), Sandy Ross (UBC Ubysey), Bruce Macdonald (OAC-OVC Ontario), Ernest Tucker (Sir George Williams Georgian), Garry Peterson (Loyola News), Marcel Prudhomme (U. of Ottawa La Rotonde), Buntly Milne (The Carleton), Laurie Bowes (Mount Allison Argosy Weekly), Barry Toole (UNB Brunswickan), Vicky Borota (Queens Journal), Sid Noel (Newfoundland Muse), Guy Bourassa (Laval Carabin), Frank Sweet (Assumption Purple and White), Bob Kubicek (Alberta Gateway), Tom Smith (Acadia Athaenum), Duff Spafford (Saskatchewan Sheaf), Hugh Ramjit (The Manitoban), David Peel (Dalhousie Gazette), William Morris (Montreal Quartier Latin).

Undergraduate Editors Publish National University Newspaper

This paper is the first issue of what delegates to the 1956 Canadian University Press conference hope will be an annual publication. It is a substitute, since original plans called for an 8-to-16-page tabloid.

The 1955 conference turned down a motion to print a national paper, with only Queens and The Varsity in favor. The Varsity proceeded with a letter campaign to stir up national student interest.

A five-page report on The Varsity's progress was presented at the 1956 conference and delegates

unanimously passed a motion to go ahead with plans.

Delegates who stayed in Toronto after the three-day conference worked Dec. 30 on the paper. Student papers from Vancouver to Montreal were represented on the masthead staff, and written contributions from across Canada were accepted.

Copies of the four-page section have been mailed to every student newspaper on an uncommon format. Those working with the tabloid size will run this section as part of their regular paper.

Editorials by Bracken Trophy Winners Ivan and us inspiration

Ever since the Cold War began, we've never been allowed to forget what a tough time the average Russian has, and how much better off we are by comparison.

Those "Grin And Bear It" cartoons that show Ivan dressed in rags, apparently subsisting on nothing but black bread and hero medals, approximate the popular North American conception of the average Russian's economic condition.

And so it comes as a stunning revelation to learn that within a decade, Ivan will be living as high off the hog as we are.

If this state of affairs comes to pass — and the best authorities think it will — we will have to do some hard thinking about the real advantages of our way of life. For in prosperous North America, we have slipped into the complacent attitude that our way is best simply because we have easy access to television sets and refrigerators and new Chevrolets.

As long as we are sure Russia is Lower Slobbovia, it is easy to believe that America is Paradise with power steering, and that Free Enterprise made it thus.

But when we face the fact that Russia will soon be as prosperous as we are (TV in every home, plenty to eat and drink, a fine vacation every year) we will have to jettison a number of comfortable economic truisms of ours, and return to some of those fundamentals that prosperity seems to have obscured.

We must relearn, apparently, that man does not live by bread alone; and so we must again learn to prize our freedom, not our prosperity, above all things. For freedom is what we have, and what Russia, under Communism can never have; and all the overfulfilled quotas in the world cannot alter this fact.

Also we must see to it that our society is spiritually rich, not just gadget-rich. With the 30-hour week on its way, the question "What are we going to do with all our leisure?" looms larger and larger. We've got to learn to use this leisure to create a meaningful society which maintains a reference beyond itself.

For without this larger frame of reference, no society can endure. Unless we care to preserve and enlarge this vital quality in our society, we'd better fill the libraries with engineering textbooks, replace the cathedrals with gas stations, and settle down to a wonderfully prosperous, utterly circular existence.

Lorsque l'idée m'est venue de parler du problème de l'inspiration au Canada français, je n'entendais certes pas limiter arbitrairement un phénomène universel — celui du souffle créateur chez l'intellectuel — mais plutôt m'attarder à quelques considérations sur ce que j'appellerais tout simplement — faute d'une expression meilleure — la faiblesse de notre littérature. Plus précisément, j'aimerais savoir pourquoi trop de nos littérateurs ont des poumons de grenouilles alors que le métier d'écrivain est un travail de boeuf.

En ce moment, je songe surtout au torrent littéraire français de notre époque (de toutes les époques) et au maigre filet de notre production. Certes, comme tout le monde, je sais qu'il y a en France 40 millions de Français. Je sais aussi que le jeune européen parvenu à l'âge de 20 ans possède déjà en plus de sa langue un imposant bagage d'opinions (strictement) personnelles. Le Canadien français du même âge se demande anxieusement s'il n'a pas tort d'avoir des idées. "Une idée neuve ne vaudra jamais une vérité reconnue par les siècles", lui indiquera délicatement son directeur de conscience. Car ce jeune homme a un directeur de conscience. Il a aussi un professeur de philosophie qui lui, s'il n'a pas d'idées connaît fort bien celles de saint Thomas et cela est l'essentiel de la sagesse. Ainsi donc est bon élève celui qui ne s'aventure pas hors des sentiers battus. Le malheur de notre éducation — elle est médiévale, ne l'oublions pas — est de faire de nous des moutons intellectuels. Il n'est donc pas surprenant que notre littérature soit caractérisée par la brièveté des carrières. "Puisque tout est dit, à quoi bon!". Voilà où nous a conduits notre désastreux culte de l'autorité, qui paralyse tant notre vie politique qu'intellectuelle.

Il y a plus. Il y a que nous sommes des américains de langue française. De langue française, oui, mais pour combien de temps encore? Déjà, l'anglais est en voie de devenir la langue technique, scientifique du Canadien français. Faut-il s'en surprendre? Sûrement pas lorsque l'on considère l'invasion anglo-américaine de notre pays. Invasion économique, bien sûr, mais il n'en est pas de plus insidieuse et de plus morbide puisque nous ne risquons pas ici notre vie, mais notre âme et notre esprit français. Perdue au sein d'une civilisation anglo-saxonne, notre

belle langue s'amenuise et dépérit. Ses tournures et ses expressions attaquées par une nouvelle sorte de rhumatisme semblent parfois boiteuses dans la conversation. De savoureux vocables s'éteignent sans laisser de progéniture et les enfants adoptifs qui prennent la place sont d'une autre race et d'un autre monde. Le peuple canadien-français s'il meurt ne mourra pas dans un naufrage épouvantable et unique ou sur les plaines cruelles d'un champ de bataille, terrassé par la pluie des obus atomiques. La symphonie française en Amérique ne se terminera pas dans un éblouissant éclat de cymbales. Le changement de langue se fera comme l'on déménage d'un logis à un autre. Tout doucement et gaiement.

Mais notre peuple vivra s'il émerge des écrivains à l'inspiration large et puissante qui deviendront ses véritables chefs. Les écrivains n'auront pas seulement à vaincre les obstacles extérieurs que j'ai esquissés plus haut. Ils devront encore dompter leur paresse et leur facilité natives. Nos jeunes de talent ressemblent à ces gros diamants bruts qui font l'enchantement des découvreurs, mais qui ne sauraient satisfaire le joaillier s'ils ne sont taillés par un artisan sûr de son métier.

Ceux qui aspirent à une carrière d'écrivain doivent savoir qu'avec celui de musicien et de peintre, il n'est pas de plus dur labeur et qui exige davantage de celui qui s'y consacre un travail acharné pour la conquête due style. Trop souvent nos oeuvres nouvelles accusent une facture négligée et le manque de sérieux de leurs auteurs en hâte de publier. "Vingt fois" . . . L'exemple de Flaubert qui extrayait de sa plume quelques solides lignes à peine par jour est des plus éloquents. Assurément rien de grand ne saurait se faire sans effort, et, je crois, le conscience très nette de l'incommensurable supériorité d'un authentique chef d'oeuvre sur tous les discours de politiciens mis ensemble qu'ils viennent d'Ottawa ou de Québec saura inspirer à nos maîtres de demain la passion du travail qui est à vrai dire, la seule inspiration qui leur fasse encore défaut.

"Inspiration" a écrit par William Gauthier Morris, directeur de le Quartier-Latin, journal de l'université de Montreal. Le Quartier-Latin a gagné la trophée "Bracken" pour des éditoriaux.

"Ivan and Us", by Sandy Ross, editor-in-chief of the Ubysey, was part of his second-place winning entry.